

Bibliographie

Mélanges de la Faculté orientale, t. VII, Beyrouth, imprimerie catholique, 1910-1921, 448 p. in-4 et atlas de 41 planches.

La publication du tome VII des *Mélanges*, interrompue par la guerre mondiale, n'a pu être terminée qu'après la conclusion de la paix, après des difficultés de toute sorte, mais ce volume est digne de ses aînés par la variété des articles qui le composent et le soin avec lequel ils ont été rédigés. Il commence par un article du P. de Gerphanion sur les *Inscriptions de la Cappadoce et du Pont* (p. 1-22) relevées à la fin de 1911 dans son voyage de retour de Césarée à Samsoun et forment une importante contribution au recueil de M. Cumont, *Recueil des Inscriptions grecques et latines du Pont et de l'Arménie*. — Le P. Louis de Ronzevalle, dont l'orientalisme regrette la perte, a comparé dans ses *Notes de dialectologie arabe comparée* (p. 23-44) des expressions de l'arabe vulgaire de Syrie avec celles qu'a rassemblées M. W. Marçais dans son excellent ouvrage, *Textes arabes de Tanger*, et a signalé aux deux extrémités de la Méditerranée les mêmes déformations phonétiques en fonction des mêmes nuances sémantiques. — Dans l'article sur *la Mystique d'Al Gazzali* (p. 63-104), M. Miguel Acín à qui l'on doit déjà un important ouvrage sur cet auteur (1), reprend sur de nouvelles bases l'étude de la mystique d'El Ghazali et y signale l'influence des doctrines chrétiennes d'une façon plus scientifique que ne l'avait fait M. Carra de Vaux (2), mais, mieux informé que ne l'avait été son devancier, il reconnaît que cette influence n'a pas été exclusive ni toujours immédiate. — P. 105-187, le P. Sébastien Ronzevalle continue son mémoire sur les *Intailles orientales* qui sont du plus haut intérêt. — J'en dirai autant de celui sur *Quelques ateliers paléolithiques des environs de Beyrouth* (p. 189-208) chelléen, acheuléen, moustérien et solutréen, par le P. Raoul Desribes. — P. 211-214, le P. Lammens donne des additions et des corrections à son bel ouvrage sur le khalifat de Yazid, publié dans le premier volume des *Mémoires*. — Un supplément au *Catalogue raisonné des manuscrits de la Bibliothèque orientale de l'Université St-Joseph de Beyrouth* est donné par le P. Cheïkho (p. 245-304). Nous avons là une liste de ces manuscrits (94) décrits avec le plus grand soin : quelques-uns ont une certaine valeur et il en

(1) *Al Gâzal, dogmatica, moral, ascetica*, Zaragoza, 1901, in-12.

(2) *Ghazali*, Paris, 1902, in-8. Cf. mon article dans les *Mélanges africains et orientaux*, Paris, 1915 in-8, p. 239-243.

est, et non des moindres, qui ont disparu pendant la guerre, probablement volés par les Turks et les Allemands. — Dans son article *Ibn Qoutayba n'est pas l'auteur du Kitâb en Na'am* (p. 303-310), le P. Bouyges à qui l'on doit une édition soignée de ce texte (1) relève une erreur du Catalogue des imprimés du British Museum qui attribue cet ouvrage à Ibn Qotaibah par suite d'une indication mal comprise du catalogue de la Bibliothèque Ez Zhahiryah de Damas. — Le P. Lammens maintient, et ce semble avec raison, contre la critique de M. Lévi della Vida l'exactitude de sa traduction de deux phrases arabes qui ne sont pas élogieuses pour le gendre du Prophète : *A propos de Ali ibn Ati Tâlib* (p. 311-320). — Mais la partie la plus importante de ce volume, c'est le recueil des *Naqâid de Djarir et d'Akhtâl*, publié par le P. Salhâni (p. 321-381). Nous possédions déjà dans la magistrale édition de Bewan (Leiden, 1908-1912, 3 vol. in-4.), celui des *Naqâid de Djarir et de Farazdaq* où ces deux grands poètes échangeaient dans leurs joutes littéraires des ripostes souvent grossières. Ce recueil est complété par celui d'Abou Tammâm mais qui ne contient qu'un choix. C'est néanmoins un utile complément du *Divân d'El Akhtal* (2) et surtout celui de Djarir (3). — Viennent ensuite un article de R. Dumesnil et du P. Montreda *Inscriptions grecques de Beyrouth* (p. 382-394) et les *Additions aux inscriptions de Cappadoce et du Pont* du P. G. de Gerphanion (p. 395-396). — Dans ses *Notes sur les philosophes arabes du Moyen-Age* (p. 397-406), le P. Bouyges, après avoir signalé l'importance de la publication des *Maqâsid* d'El Ghazâli, relève un certain nombre d'erreurs dans la traduction partielle par Horten du *Tahâfot* d'Ibn Rochd ; il examine ensuite sommairement les deux traductions, l'une en allemand, l'autre en espagnol, de l'*Epitome de Métaphysique* du même auteur et regrette que les traducteurs n'aient pas collationné méthodiquement sur la version latine du moyen-âge ou la version hébraïque.

Le volume se termine par une série d'articles bibliographiques sur les sujets les plus divers : G. BOSH, *Assiriologia* (le P. Condanin) ; C. AUTHAN, *Phéniciens* (le P. Sébastien Ronzevalle, avec des réserves justifiées) ; R. EISLER, *Die Kanitischen Weisinschriften der Hyksonzeri* (le même, avec des réserves plus grandes) (4). Les

(1) *Mélanges de la Faculté Orientale*, t. III, 1908.

(2) Publié par le P. Salhani, Beyrouth, 1891-1909. en quatre fascicules et complété par la reproduction du manuscrit de Bagdad par le même (Beyrouth, 1904) et celle du manuscrit du Yémen, par Griffini (Beyrouth, 1907).

(3) Le Qaire, 1313 hég. 2 vol. petit in-8.

(4) La période des Hyksos semble un terrain propice aux thèses les plus aventurées : je me contenterai de signaler les articles du

P. P. VINCENT et ABEL, *Bethleem* (G. de Gerphanion) : KAUFMANN, *Handbuch der altchristlichen Epigraphie* (Id) : GROSSI GONDI, *Trattato di Epigraphia christiana latina e greca del mondo romano occidentale* (Id) ; G. MONTELATICI, *Storia della letteratura bizantina* (Id) ; GERTRUDE LOWTHESAN BELL, *Palace and Mosques at Ukhaïdir* (le P. Louis Ronzewalle) ; BONNEL DE MÉZIÈRES, *Recherches sur l'emplacement de Ghana* (G. L.) ; GOLDZIEHER, *Le dogme et la loi de l'islam*, trad. Arin ; (le P. Lammens) ; Miguel Asin Palacios, *Los precedentes del Pari de Pascal* (Le P. Bouyges : le rapport est encore à prouver) ; A. DANON, *Contribution à l'histoire des sultans Osman II et Moustafa I* (Le P. Bouyges) ; le P. RABBATH, *Documents inédits pour l'histoire du X^e siècle en Orient* (Le P. Louis de Ronzewalle : excellente publication). A. MOULIN, *L'Afrique à travers les âges* (G. L. : la bibliographie et la méthode sont à critiquer) ; Paul JEANCARD, *L'Anatolie* (R. M.) ; ENDRES, *Die Ruine des Orients* (G. L.) ; INSABATO, *L'islam et la politique des alliés*, trad. Magali-Boisnard (le P. Lammens) ; FEYLER, *La campagne de Macédoine 1916-1917* (G. L.) ; J. NAAYEM, *Les Assyro-Chaldéens et les Arméniens massacrés par les Turcs* (le P. Tournebize : éloge mérité du livre) ; MARTCHENKO, *Un voyage en Perse pendant la révolution russe* (G. L.) ; *Carte des intérêts français du Levant* (G. L.) ; *Semaine d'ethnologie religieuse* (le P. Bouyges). — Nécrologie. — Le P. Louis Ronzewalle.

René BASSET.

MARIA VON TILING, *Die Sprache der Jabarti* extrait de la *Zeitschrift für Eingeborenen Sprachen*, t. XII, 1922, p. 17-162.

Les Jabarti sont une fraction des Somalis, habitant la côte orientale d'Afrique, au sud des Medjourtines, jusqu'à l'Equateur. Elle se divise en deux groupes principaux, les Hoye et les Digil. C'est sur le territoire des Abgal, fraction des premiers, que s'élève la ville de Maqdichou (Mogadoxo en Portugais, en Somali Hamarwayn), déjà mentionnée par les auteurs arabes de la fin du moyen-âge (1). Le nom de Djabarti a donné lieu à diverses interprétations

même auteur. *The Introduction of the Cadmian Alphabet in the Aegean World, in the light of ancient traditions and recent discoveries*, *Journal of the Royal Asiatic Society*, janvier et avril-1923.

(1) Cf. Devic, *Le pays des Zendjs*, Paris, 1883, in-8, p. 60-61 ; Ferrand, *Les Somalis*, Paris, 1903, in-12, p. 162-163 ; Reinisch, *Der Dschäbärtidialekt der Somalisprache*, Vienne, 1904, in-8° p. 1-2 et ma note dans *l'Histoire de la conquête de l'Abyssinie*, t. II, Paris, 1891, in-8, p. 132-133 ainsi que les auteurs cités.

qui se ramènent, soit à l'arabe جبر être brave, fort, ou à l'amariña gēbr, serviteur. Mais l'auteur estime avec raison que ce mot appartient à une racine inconnue. Il existait d'ailleurs un pays de Djabarta dans l'Aoufat et sous Iyasou I les mercenaires musulmans au service du négouch portaient le nom d'*Agbertiân* (1).

Le dialecte présenté ici est quelque peu différent de celui qu'a donné Reinisch (*op. laud.*), d'après les documents fournis par Hein. Cette divergence s'explique par les différences d'origine des informateurs. Celui de Mlle von Tiling venait d'un pays éloigné de la mer de trois mois de marche, tandis que les matériaux de Reinisch provenaient de gens vivant sur la côte et parlant une langue plus fortement mélangée d'arabe et d'autres dialectes somalis.

Ce mémoire rectifie sur de nombreux points celui de son prédécesseur et met en parallèle les formes du djabarti et du somali, ce qui permet de saisir d'un coup d'œil les différences. C'est donc une œuvre utile dont on doit féliciter l'auteur, mais elle le sera bien plus quand Mlle von Tiling aura, à l'exemple de Reinisch, publié les textes qu'elle a réunis en 1919.

René BASSET.

William MARÇAIS. — Le nom d'une fois dans le parler arabe du Djendouba (N. O. tunisien). (Cinquantenaire de l'Ecole pratique des Hautes Etudes, Paris, Champion, 1921, p. 121-140).

On sait qu'en arabe classique, la forme nominale féminine est parfois employée, soit pour désigner l'individu par opposition au groupe (« nom d'unité » s'opposant au « nom collectif » : *dharba* « un coup », *dharb* « coup »), soit pour exprimer une action faite une seule fois, ou une certaine fois (« nom d'une fois »).

M. William Marçais, étudiant cette dernière forme dans le parler du Djendouba, parvient aux constatations suivantes.

Du point de vue morphologique, le « nom d'une fois » n'affecte qu'une seule forme grammaticale, en dépit des formes variées de l'infinitif arabe.

Du point de vue sémantique, le « nom d'une fois » ne dérive jamais de noms infinitifs dont le sens rejette toute idée de répé-

(1) Il est à remarquer que Paulitschke, *Ethnographie Nord-Ost Afrika*, t. 1, Berlin, 1903, in-81, ne mentionne pas plus que Ferrand (*op. laud.*) les Djabartis, dont le nom d'après l'informateur de Mlle von Tiling n'est employé qu'à Aden pour désigner les Somalis, mais tous deux décrivent les deux grandes fractions qui composent le groupe.

tion ou implique « des états physiques ou moraux permanents et continus » (par exemple « bon sens », « ancienneté »), ni même de quelques verbes admettant pourtant l'idée de répétition. En revanche, il se trouve employé parfois, avec un sens général (ainsi *dharba*, littéralement « un coup », signifiant en réalité « le coup porté » au sens général) ; d'où toute une série de locutions adverbiales de manière, affectant la forme du « nom d'une fois » (« en silence », « en hâte », etc.) et de noms de manière (« il pleura d'une manière de pleurer, *bakia*, qui faisait pitié aux pierres »). Par contre, cette signification générale se restreint, pour d'autres « noms d'une fois », tantôt au concept d'habitude, de trait de caractère (exemple : « coutumier de », suivi d'un « nom d'une fois »), tantôt à l'idée d'actes ou d'états à manifestations intermittentes (toux, rhumatisme, etc.) ou même passagères (indigestion, etc.).

En résumé, le « nom d'une fois » de l'arabe classique reste vivant dans les parlers du Nord-Ouest tunisien, mais avec une valeur sémantique très généralisée. Cette extension de sens se retrouve du reste, non seulement dans le Maghreb, mais encore, en quelque mesure, dans les parlers orientaux ; elle apparaissait déjà parfois en arabe littéral, ainsi que le rappelle M. Marçais dont l'étude ne néglige aucune occasion de comparer l'expression vivante au texte classique.

Henri MASSÉ.

A. DANDOUAU. *Géographie de Madagascar*, Paris, E. Laroze, 1822, 243 p. in-8 avec 18 cartes et graphiques et 2 grandes cartes hors texte.

Comme le dit, dans la préface qu'il a mise en tête de ce livre, M. le D^r Fontoyant, président de l'Académie malgache, il n'existait pas jusqu'ici d'ouvrage semblable sur Madagascar. Assurément, les ouvrages mentionnés par Grandidier dans sa bibliographie malgache sont innombrables, mais aucun n'avait résolu le problème de grouper sous une forme claire tous les renseignements sur la géologie, la climatologie, l'hydrographie, la flore, l'ethnographie, la géographie politique, administrative et économique de Madagascar, d'après les renseignements puisés aux sources les plus sûres. Sans parler des graphiques et des cartes, le texte est illustré d'excellentes photographies. De plus, et ce qui augmente son utilité pratique au point de vue scolaire, chaque chapitre contient une « lecture » choisie parmi les meilleurs auteurs qui ont écrit sur Madagascar. L'expérience acquise par M. Dandouau pendant vingt-cinq ans de séjour dans la grande île, lui a permis de composer un manuel pour lequel il a droit à toutes nos félicitations.

René BASSET.

GRANET (M.). *La religion des Chinois* (dans la collection « science et civilisation »). Paris, Gauthier-Villars, 1922, in-16, XIII-202 pages.

Il faut avertir de l'intérêt très vif que les non-spécialistes eux-mêmes trouveront à cet ouvrage : il est à lire pour quiconque s'intéresse aux phénomènes religieux.

Quatre chapitres considèrent les moments successifs d'un développement régulier : la religion paysanne — la religion féodale — la religion officielle — les renouveaux religieux (taoïsme et bouddhisme). Les deux chapitres centraux groupent les faits répartis de part et d'autre d'un événement considérable : la fondation de l'unité nationale sous forme d'Empire, au II^e siècle avant J.-C. La religion féodale, ce sont les cultes et croyances des cours établies dans les villes seigneuriales : nulle part, on n'est davantage sollicité ou contraint à marquer les rapports de la religion avec l'organisation sociale, notamment avec la constitution de la famille noble. La religion officielle (parfois appelée, d'un terme un peu étroit, « confucéenne »), c'est la religion des « lettrés » ; elle représente une espèce de continuation, c'est-à-dire, tout ensemble une adaptation et une diffusion, de la précédente ; elle aboutit à un positivisme traditionaliste, très préoccupé des rites et de la règle sociale, fort peu du dogme, et de l'autre monde moins encore : expression d'un caractère national, qui a permis au Chinois de traverser sans trop d'encombre les crises de renouveau et le danger des mystiques : le taoïsme indigène, et le bouddhisme, importé, n'auraient agi que superficiellement. Maintenant encore, la mentalité religieuse conserve ses traits séculaires : indifférence à la théologie, respect des obligations traditionnelles appuyées sur les plus antiques croyances (deux surtout : celle de se faire enterrer en pays natal, celle de continuer la famille).

Ce n'est pas pour rien que la « religion paysanne » a d'abord été étudiée : de l'aveu de l'auteur, ce chapitre est le plus conjectural ; c'est aussi celui où l'hypothèse est le plus nécessaire et le plus légitime, puisque, par lui, il s'agit de comprendre le développement postérieur de la religion, lequel s'est fait « par voie d'abstraction, de schématisation, d'appauvrissement à partir d'un fonds primitif ». Or, M. G. était ici sur son terrain propre : dans un précédent ouvrage sur les *Fêtes et Chansons anciennes de la Chine*, il avait tenté de reconstituer cette religion paysanne primitive et, avec une pénétration remarquable, il avait pu tirer parti d'un lot de chansons qui, plus ou moins remaniées et déformées par l'utilisation symbolique qu'on en fit plus tard, laissent encore apercevoir des thèmes d'inspiration rustique où l'analyse retrouve des rites et des croyances très définis. Fêtes de printemps et fêtes d'automne où communient les groupes familiaux de villages, sont les moments privilégiés d'une vie religieuse singulièrement riche en émotions : les pratiques qui s'y rattachent et les croyances qui en dérivent sont précisément celles qui, plus ou moins modifiées ou adaptées, dureront : notion de l'être

sacré du Sol, cultes agraires et cultes ancestraux, idée de l'Ordre de la nature auquel l'homme participe et collabore en s'y conformant, tout cela se retrouvera — avec les transpositions nécessaires, et déjà la spéculation en plus — dans la religion féodale. Et tout cela, on peut le voir naître de l'antique vie rurale et des assises périodiques où elle se refait : l'auteur du moins le montre avec un bonheur et une verve dont on lui saura gré.

LOUIS GERNET.

FRAZER (J. G.). *Les origines de la famille et du clan*. Traduction française par la Comtesse J. de Pange (Annales du Musée Guimet). Paris, Paris, Geuthner, 1922. In-8°, 187 pages.

Sous ce titre, a été traduite une partie du volume IV de *Totemism and Exogamy*, celle où sont formulées les conclusions. Il y a avantage à cela, étant donnée la manière de Frazer : on sait que les « idées générales » échappent souvent à travers les méandres de son exposé ; c'est l'essentiel de l'œuvre, en un sens, qui nous est fourni. Exprimons un regret, pourtant : le plus clair de l'intérêt que présentent les travaux de l'auteur, ce ne sont pas les vues systématiques, c'est l'abondance des faits et, dans le détail, la vivacité des intuitions. — Du reste, bien que cette traduction soit plus ou moins donnée, par Frazer lui-même, pour une édition française partielle, ni la documentation, ni la discussion n'y sont renouvelées : on en reste à la date de 1911 ; non seulement, le livre n'a pu profiter de travaux récents, sur le sororat par exemple (p. 134 sq.), mais il ignore naturellement les *Formes élémentaires de la vie religieuse*, de Durkheim (1912) : on sait d'ailleurs que Frazer et Durkheim représentent deux conceptions très distantes, puisque le premier se refuse à reconnaître dans le totémisme une religion.

L'ouvrage ne comporte que trois chapitres : un chapitre général, de définitions et de description ; un autre consacré à l'origine du totémisme ; un troisième, à l'origine de l'exogamie. — Du premier, on retiendra surtout ce qui concerne la diffusion géographique du totémisme, et les rapports entre le totémisme et les techniques.

Avec une ingénuité qui n'est pas permise à tout le monde, Frazer énonce les trois hypothèses qu'il a successivement adoptées quant à l'origine du totémisme — la dernière étant, bien entendu, la bonne ; cette dernière consiste à expliquer le totémisme par certaine croyance relative à la conception : le primitif se représente les femmes fécondées par les esprits des animaux ou des plantes auxquels l'enfant serait par suite assimilé ; les « envies » des femmes enceintes et les conséquences qu'on leur impute joueraient un grand rôle dans l'affaire, comme l'idée qu'il y a un lien de cause à effet entre telles impressions visuelles de la femme et telles marques sur le corps de l'enfant. Malgré une forte hésitation de son sens critique, Frazer

n'est pas loin d'admettre qu'à la base de cette croyance, il pourrait bien y avoir une réalité physiologique : ce besoin, ou cette tentation, est assez curieux, de rattacher une institution, en dernière analyse, à la perception plus ou moins grossière d'un fait naturel. Quant à l'essentiel de la théorie, nous n'avons pas à le discuter ici : on l'a fait ailleurs ; l'observation générale suffit, qu'à vouloir chercher l'origine d'un état social au-delà duquel, par définition, on ne peut remonter, on verse nécessairement dans les explications « artificialiste », celles qui invoquent ou des intentions — soit individuelles, soit collectives — ou la « superstition ».

C'est la superstition encore, et cette fois toute pure, qui serait en cause dans l'exogamie. Il s'agit, en somme, des origines de la prohibition de l'inceste. Frazer se refuse à admettre que l'horreur de l'inceste soit due à la connaissance, même obscure, des mauvais effets de l'endogamie sur la descendance : il n'est pas le premier à l'établir, mais sa démonstration a toute la solidité nécessaire. Sa théorie est la suivante : les unions endogamiques ont été d'abord réprouvées parce qu'on leur attribuait des conséquences funestes sur la fécondité des femmes et la fertilité de la nature. Le malheur, c'est que cette représentation n'est attestée que dans des sociétés qui ne sont déjà plus primitives, celles dont la religion est essentiellement agraire.

Tel quel, ce livre, qui veut être surtout de théorie, n'en est pas moins un répertoire attirant de *Realien*. — Il n'y a qu'une référence à l'Afrique du Nord : c'est pour y constater l'absence de totémisme (pages 20, 23).

La traduction fait valoir l'ouvrage : et la tâche était peut-être plus ingrate que pour l'*Adonis* dont Lady Frazer a fait une présentation si agréable aux lecteurs français. Bon index.

LOUIS GERNET.

ROBER-RAYNAUD. — *En marge du livre jaune. — Le Maroc*. Paris, (Plon). 1923, in-16.

« C'est le sort du mérite diplomatique, écrit l'auteur, de demeurer secret dans le travail obscur et le voile de la confiance. » Ces mots indiquent à la fois le sujet de l'ouvrage et l'esprit dans lequel il est conçu. M. R. R. s'est proposé de retracer en ses diverses phases, l'histoire de l'activité diplomatique de la France au Maroc entre 1901 et 1912. Mêlé lui-même à diverses reprises aux tractations les plus délicates, en rapports suivis avec les représentants du Maghzen et ceux des puissances européennes, ses souvenirs personnels lui permettent de compléter, de préciser ou de rectifier les indications fournies par les documents officiels. Son exposé simple et clair met le lecteur en état de suivre sans peine l'enchaînement d'événements en apparence obscurs ou contradictoires et d'en dégager quelques idées directrices. Un fait capital domine la question :

l'antagonisme franco-allemand. Durant toute cette période, en effet, la France a trouvé l'Allemagne sans cesse en travers de sa route. Le voyage de Guillaume II à Tanger (1905), la conférence d'Algésiras (1906), l'affaire des déserteurs de Casablanca (1908), le coup d'Agadir (1911) ont été les manifestations les plus éclatantes d'une hostilité qui n'a jamais désarmé. Par l'intrigue ou par la menace, l'Allemagne entendait arriver à ses fins : obtenir une part du Maroc, se faire concéder un port, ou, au pis aller, s'assurer les bénéfices d'un état de choses dont la France supporterait toutes les charges. De 1905 à 1911, à quatre reprises différentes, l'Allemagne semble sur le point de déchaîner la guerre ; elle n'est arrêtée par l'intervention de l'Angleterre, dont la suprématie maritime serait compromise par l'installation des Allemands sur la côte marocaine, comme aussi par la prudence des dirigeants français, décidés, fût-ce au prix de sacrifices pénibles, à sauvegarder la paix. L'obstination de l'Allemagne s'explique sans doute par le désir de s'assurer des territoires de peuplement et des débouchés commerciaux. Elle a aussi une autre cause, révélée au public par les papiers saisis sur les résidents allemands au Maroc, en 1914, mais avouée par les diplomates bien des années auparavant : la crainte de voir la France, au cas où son influence deviendrait prépondérante au Maroc, recruter dans ce pays des forces militaires qui lui permettraient de renforcer ses effectifs.

Dans sa lutte contre la France, l'Allemagne a été servie par l'énergie de ses représentants, Vassel, Tattenbach et Rosen, mais aussi par l'appui, la complicité, devrait-on dire de l'Espagne. Cette puissance, et c'est un des points que M. R. R. met crûment en lumière, ne s'est pas montrée satisfaite, de la zone d'influence qui lui avait été concédée par les accords secrets de 1904, encore que le lot qui lui était ainsi attribué fût hors de proportion avec les intérêts qu'elle pouvait invoquer. Loin d'être pour la France l'alliée sur laquelle celle-ci, aurait-elle, semble-t-il le droit de compter, elle a été, en toute circonstance, le second, peu brillant, mais fort utile de l'Allemagne, soutenant à Algésiras les prétentions germaniques, contrecarrant à Tanger les initiatives françaises, autorisant enfin pour l'occupation de Larache et de Tétouan, le chantage d'Agadir.

L'antagonisme franco-allemand rendait la solution de l'affaire marocaine fort malaisée ; les tendances de la politique intérieure en France, durant la même période, n'étaient pas de nature à faciliter la tâche des gouvernants. L'opinion publique et les partis au pouvoir redoutaient la guerre. Aussi les dirigeants, bien qu'ils comprennent la nécessité de soustraire le Maroc à l'emprise étrangère, ne sont pas fixés sur les moyens à employer pour nous assurer dans ce pays une influence prépondérante. Ils oscillent entre le système du protectorat, dont les excellents effets se sont révélés en Tunisie et le système de la « pénétration pacifique ». Leur politique est incertaine et flottante. Ils laissent échapper les occasions favorables et, découragent les bonnes volontés qui s'offrent à eux. L'exposé de nos relations avec

Abd-el-Aziz et Moulay-Hafid, tour à tour soutenus et abandonnés, est caractéristique à cet égard. Si, malgré tout, l'œuvre entreprise a été menée à bonne fin, le mérite en revient aux circonstances elles-mêmes, qui ont parfois obligé le gouvernement à agir en un sens opposé à ses propres intentions, et, surtout, selon M. R. R. à nos agents diplomatiques, dont la ténacité et la continuité de vues contrastent avec la faiblesse ou l'indécision des ministres qui se succèdent au quai d'Orsay. Un dernier obstacle entrave enfin la liberté d'action de la France, l'intervention des banques, dont les intérêts ne concordent pas toujours avec l'intérêt général.

Les réflexions de l'auteur sur ces divers points prêteront à discussion. Il en sera de même de l'affirmation que l'affaire marocaine peut être regardée comme la cause déterminante de la guerre de 1914. Sans nier les convoitises pangermanistes, et tout en reconnaissant que l'acquisition du Maroc était un des bénéfices de la victoire escomptée par l'Allemagne, il semble bien, toutefois, que les véritables origines du conflit se trouvent dans la volonté de domination de l'Allemagne, et que la question de l'hégémonie en Orient ait tenu plus de place dans les préoccupations du Kaiser et de ses conseillers que les affaires du Maghreb. Il est en revanche deux points, sur lesquels on ne peut que s'accorder avec M. R. R., d'abord sur les conséquences psychologiques de l'antagonisme franco-allemand : en nous contraignant à envisager l'éventualité d'un conflit, « le Maroc nous a préparés à la guerre » ; ensuite sur la constatation que « la France a fait tout ce qui était en son pouvoir pour respecter le texte et l'esprit de ses engagements ».

Ces quelques observations suffisent à monter l'intérêt de l'ouvrage. Il est seulement fâcheux que l'auteur ait négligé de donner les références des extraits des « livres jaunes » et autres documents diplomatiques sur lesquels il s'appuie. Regrettons aussi qu'une correction trop hâtive des épreuves ait laissé subsister, surtout lorsqu'il s'agit des dates, des erreurs trop nombreuses. En dépit de ces imperfections, le livre de M. R. R. qui enrichit d'une unité la « Bibliographie » déjà fort abondante de la question marocaine, sera lu par tous avec agrément et profit.

Georges YVER.

CARRA DE VAUX. — *Les penseurs de l'Islam*, tome III. Paris, Geuthner, in-12, 423 pages.

L'auteur, utilisant les travaux les plus récents, résume les questions essentielles qui se rapportent à l'apparition et à l'organisation de l'islamisme ; l'Arabie avant l'Islam ; la vie de Mahomet, d'après la tradition et d'après la critique ; l'histoire du Coran ; l'élaboration des recueils de tradition (*hadith*) ; le développement de la jurisprudence

musulmane ; les caractères distinctifs des principaux commentaires du Coran. Si quelques jugements littéraires du premier volume des *Penseurs de l'Islam* peuvent être discutés, M. Carra de Vaux, dont on n'a pas oublié l'ouvrage sur le *Mahométisme* (1898), a donné dans ce troisième volume un exposé clair et essentiel qu'il faut recommander à quiconque désire comprendre, dans ses grandes lignes, le mouvement religieux créé par Mahomet.

Henri Massé.

H. A. R. GIBB. — *The Arab conquests in Central Asia*. (London, The Royal Asiatic Society, in-8°, 102 pages).

Dans sa préface, M. Gibb, professeur à l'École des langues orientales de Londres, annonce qu'il s'est proposé, non pas un exposé historique complet mais plutôt une étude critique des sources : son ouvrage atteint néanmoins ces deux buts, car les notions relatives aux campagnes des Arabes en Asie centrale se trouvaient éparses dans plusieurs ouvrages. Arabes et Turcs, durant des années, se disputèrent âprement les fertiles régions de la vallée du Zarafchan (dont Samarcande était la métropole), et du bassin de l'Oxus qui avaient, plusieurs siècles auparavant, servi de champ clos aux Iraniens et aux Touraniens. Après plusieurs raids de reconnaissance, une première invasion arabe préparée en 673 s'étendit sur Bokhara et la Sogdiane, mais ce fut une occupation éphémère. L'affaire fut reprise au début du VIII^e siècle ; elle devait réussir en une dizaine d'années grâce au génie organisateur du célèbre Hadjâdj et aux capacités militaires de Qotayba ibn Moslim. A partir de 715, Turcs et Sogdiens commencèrent leurs attaques favorisées par les mésintelligences qui divisaient les conquérants arabes : la situation de ces derniers devenait critique, lorsqu'en 737 ils infligèrent par surprise une défaite décisive à la principale armée des Turcs. La Transoxiane fut vite reconquise par les Arabes qui la relevèrent de ses ruines et entrèrent en relations diplomatiques et commerciales avec la Chine.

L'auteur a su donner de ces événements un récit clair et vif en utilisant les sources arabes, turques et chinoises. Son livre apporte une fort utile contribution à l'histoire des Arabes.

Henri Massé.
